

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

LES CONTES INCONGRUS D'ÉPINAC

Denis

VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE

"Photo vers l'église d'Épinac"
auteur anonyme (vers 18..-19.. ?)

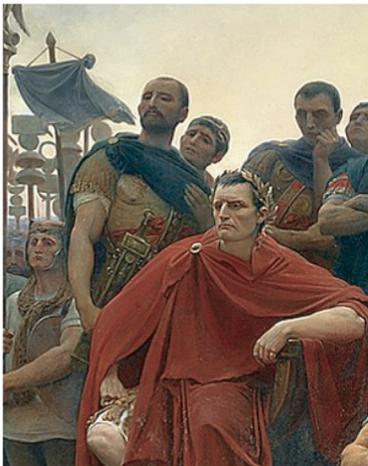


Sommaire

	51 avant JC :
	<i>Le trésor de César</i>
	1305 :
	<i>Le curé qui faillit être pape</i>
	1613 :
	<i>Le centenaire amoureux</i>
	1630 :
	<i>Les ténèbres du Val Saint-Benoît</i>
	1654 :
	<i>Le roi sommeille</i>
	1687 :
	<i>La nuit du masque de fer</i>
	1775 :
	<i>La bête de La Garenne</i>
	1777 :
	<i>La bouteille de Courtépée</i>
	1794 :
	<i>Le courrier de Lyon</i>
	1815 :
	<i>La tombe de Napoléon</i>
	1832 :
	<i>Le mystère de la maison Laghne</i>
	1858 :
	<i>La vierge du zinc</i>
	1870 :
	<i>Les vignes du Père Legland</i>
	1876 :
	<i>La mine Durois-Salomon</i>
	1893 :
	<i>Les folies du Maire</i>
	1907 :
	<i>L'arrivée du tour de France</i>
	1912 :
	<i>La brigade des stupres</i>
	1933 :
	<i>L'ombre étrange du cimetière</i>
	1943 :
	<i>Le grimoire de Nicolas Rolin</i>
	2063 :
	<i>La folle fête</i>

LES CONTES
INCONGRUS
D'EPINAC

Le trésor de César
3 août 51 avant Jésus Christ



extrait du tableau de Lionel Royer
*Vercingétorix baisse les bras
aux pieds de Jules César (1899)*

— Morituri te salutant, César !

Nous sommes à la veille de la bataille de Decem Natus¹ (3 août 51 avant Jésus Christ)². Il fait beau, le ciel est d'un bleu limpide, un petit vent frais rafraîchit l'atmosphère après la petite pluie tombée la veille. Jules César est d'une humeur joyeuse après une bonne nuit sous sa tente.

Installé au plus haut de l'oppidum surplombant la plaine, le général romain regarde l'horizon avec un sourire carnassier qu'a si bien décrit Henri-Amédée de Goscinny dans son "Précis biographique de la Guerre des Gaules"³.

— Ouaip, essaie de faire au mieux quand même.⁴

¹ "Decem Natus" (Dix Nés), origine du nom de Dinay : Aristide Laglue "L'histoire historique véritable et vérifiée des Éduens de Monestadunum", pages 846 à 876, Gallipette éd., Paris 1878.

² op. cit. pages 342.

³ 37 tomes, Hachier éd., Paris 1914-1977.

⁴ Traduction libre du latin, par Kévin Laglue (1895-1994), des-

Le tribunus prolegato⁵ Antonius Pedibus avait bien l'intention de revenir, ayant à cœur de revoir la mère patrie, sa femme Christine et surtout ses vignes sur les hauteurs de l'Etna⁶.

Il prit congé de son chef.

C'est ici qu'il est intéressant de se poser la question à mille sesterces : que fit César durant la bataille, fort sanglante et furieuse, qui se déroulait en contrebas ? Aristide Laglue a retrouvé la trace de ce moment méconnu de l'histoire épinaoise dans les écrits de Ieronimus Paplutarque⁷. Nous reproduisons ici le récit :

César, qui était sur la fin de ses conquêtes gauloises, ne négotait pas sur la rapine.

Il avait avec lui un coffre rempli de monnaies, prises aux autochtones, en l'occurrence les Éduens.

Il ne savait trop quoi en faire, préférant la bijouterie, valeur sûre s'il en est.

Il décida donc d'enterrer là ce coffre qu'il jugeait inutile.

— Kévinus Lapidus⁸, toi qui n'es connu de personne, tu vas m'aider.

— Chef, oui Chef !

Et les deux hommes prirent le coffre, l'amènèrent à côté d'un saule pleureur assez

pendant d'Aristide, dans "mes mémoires", Talbin Michel éd., Paris 1993.

⁵ Commandait l'état major lorsqu'il n'y avait pas de légat et qu'il commandait la légion.

⁶ Le fameux "Lacryma Christine" bien connu des œnologues.

⁷ Paplutarchus ; Vitae parallelæ) : Periklîs ; Favios Maximos. Cote : Français 732.

⁸ Ce nom ne dira rien à personne, et avec raison, car on ne sait rien de lui. NdE

triste, car, et c'est regrettable, manquant d'eau.

— Creuse !

— Chef, oui Chef !

Le jeune homme, ou vieil homme d'ailleurs, puisqu'on ne sait rien de lui, commença alors à faire son trou. Tant et si bien qu'il le fit profond.

— Bien, maintenant poses-y le coffre bien au fond.

— Chef, oui Chef !

César savait s'entourer d'un personnel discret. Ils repartirent de l'endroit, quittant le saule assez heureux⁹.

Aristide Laglue en a déduit ainsi que le nom de Monestoy venait du latin Moneta, qui veut dire "Monnaie". Car du latin on y ajouta, le patois en atteste, le suffixe "oy", comme on le voit dans l'écriture du vieux français.

Moneta à Monestadunum puis ensuite "Monestoy" et enfin Épinac ! Ce qu'il fallait démontrer. Il faut bien dire que de "Monestoy" à "Épinac", l'historien n'a jamais su en expliquer le sens.

Depuis la parution de son chef-d'œuvre historique¹⁰ ; moult aventuriers ont creusé qui-ci qui-là pour trouver le fameux coffre. C'est d'ailleurs ainsi que l'on trouva du charbon dans les sous-sols d'Épinac. Mais c'est une autre histoire.

Lire à ce sujet, dans cet ouvrage : "La mine Durois-Salomon".

⁹ Il s'agit évidemment ici de nos deux comparses, et non de l'arbre. Et d'ailleurs, quel est le sentiment d'un saule ? Le sait-on vraiment ? NdE

¹⁰ "L'histoire historique véritable et vérifiée des Éduens de Monestadunum" op.cit.

Le curé qui faillit être pape
12 février 1305



extrait du tableau
de Cristofano dell'Altissimo
Portrait du pape Alexandre VI (XV^e s.)

La chronique ici dévoilée enfin pour la première fois est issue d'une chronique apocryphe de Jean Cabaret d'Orville¹¹.

— Il est où le curé ?
Celui qui s'enquiert ainsi de la présence, ou non, du locataire de l'église, n'est autre que Philippe le Bel, en voyage secret en Bourgogne, afin de préparer le mariage de son fils Louis.
— Il est là, il est là ! Qui c'est qui le demande ?¹²
— (à voix basse) Le roi !
— Ah ! Le roi !
— Chhhhhht
— Oups (à voix basse) et il veut quoi ?
— Je suis là incognito, et j'ai besoin d'un endroit discret pour me reposer un peu.
— Venez, j'ai une petite chambrette, au-dessus de la cure. Elle est simple, mais discrète, j'en ai moi-même

l'usage pour mes recherches.

— Et vous cherchez quoi ?
— Le secret de l'or.
— Intéressant, et vous l'avez trouvé ?
— Non, pas encore. Mais je me demande si on ne devrait pas remplacer ce métal rare par de la monnaie en papier, d'ailleurs ça déformerait moins les poches de ma soutane.
— Du papier-monnaie ? Quelle drôle d'idée !

Les deux personnages se retrouvèrent dans la pièce susmentionnée. C'était une chambre de taille modeste, avec un vieux tapis et un grand lit. Sur la grande table qui occupait la majeure partie de la pièce, se trouvaient des ustensiles divers. Un petit fenestron ouvrait sur le cimetière, assez silencieux d'ailleurs.

— Sympa la chambre !
— N'est-ce pas ?
— Et donc ce papier-monnaie, ça marcherait comment ?
— C'est fort simple : des moines reproduiraient sur du papier un portrait de vous et on y ajouterait une valeur numérique : 10, 100... ou plus.
— Pratique !
— Oui, d'autant que d'un autre côté, au lieu d'aller chercher des noises en Palestine, les ordres religieux auraient ainsi du boulot pour un bout de temps.
— Certes certes, d'autant que j'ai dans le collimateur quelques moinillons qui commencent à m'embêter un peu.

— Ah ?

— Mais tout de même, ça serait pas un peu long à faire ce papier-monnaie ?

— C'est ça mon problème, et justement je suis en train de travailler sur un projet de machine qui dupliquerait automatiquement les billets.
— Billets ? C'est doux comme nom, ça¹³.

— N'est-ce pas ?
— Et cette machine ? Ça en est où ?

— Là est mon problème majeur.

— Lequel ?
— Je manque d'argent pour fabriquer ma "planche à billets"¹⁴.

— Effectivement, il faut de l'argent pour faire tourner votre planche à billets.

— Voilà, c'est pourquoi je suis à la recherche du secret de l'or.

Le roi commençait à regarder son interlocuteur avec une vague idée d'un serpent qui se mord la queue. Il se passa la main dans les cheveux.

— C'est c'la, c'est c'la. Bien bien, bon, écoutez, c'est pas que je voudrais faire mon roi. Mais je suis un peu fatigué.

— Mais je vous en prie.
Et c'est ainsi que cet étrange Kévino Lagoutembaire¹⁵, curé de la paroisse de Monestoy, ne fut jamais pape... il a pourtant failli l'être.

¹³ Allez savoir pourquoi on dit de Philippe le Bel qu'il fut un roi "faux monnayeur". NdE

¹⁴ Le procédé d'impression attendra un siècle et demi, grâce à l'arrière-arrière-petit-fils de Kévino Lagoutembaire : Johannes Gutenberg.

¹⁵ Fulbert Latrouille "Kévino Lagoutembaire, un génie méconnu", Fayot éd. Paris 1965.

¹¹ "Histoyre secrate du bon duc Louys de Bourbon" (BNF - Fonds manuscrits anciens).

¹² Traduit de l'ancien français par Kévin Laglue, op. cit.

Le centenaire amoureux
4 mai 1613



extrait du tableau de Jacob Jordaens
Le Roi boit (vers 1640)

— Ma chérie, c’est aujourd’hui le grand jour ! Celui qui parle ainsi à sa dulcinée, n’est autre que Charolus Lapapouille, apothicaire à Monestoy. Il vient de fêter ses cent ans ; âge par lequel il s’est fait connaître de tout l’Autunois.

Mais sa rencontre avec Manon Méhouy, shampooineuse d’avoine à Solacum¹⁶, en a fait jaser plus d’un.

Certains lui prêtent, voire lui donnent, toutes les caractéristiques d’une sorcière.

Mais c’est surtout le fait qu’elle n’avait que vingt-trois ans qui entretenait ces accusations. Et ce n’est pas parce qu’elle avait des activités nocturnes chez les célibataires de Monestoy et des environs que l’on dût lui faire un tel procès.

¹⁶ La source latine “Sola cum”, d’après Aristide Laglue, op. cit. pages 742, viendrait d’un ermite : Donatien Mamahonus, qui du temps de Moneta, s’était retiré et vivait seul. L’historien dit aussi qu’il s’habillait toujours en pourpre, “magenta” disent d’autres.

D’ailleurs, sa profession parlait pour elle.

Manon, qui n’était jamais négative, avait créé un club, par lequel elle pouvait servir ses membres.

— Oh oui mon Charolichou.¹⁷

— Viens donc me shampooiner.

— Pas avant le mariage.

Laissons là ce dialogue savoureux, car...

Il faisait beau, les quatre cent cinquante-trois invités arrivaient les uns après les autres au château de Monestoy, qui accueillait la cérémonie, sous l’œil du seigneur de Monestoy.

Un groupe musical, la troupe des Biteuls¹⁸, donnait l’ambiance avec des airs nouveaux d’outre-Manche. Ce qui ne laissait pas que d’étonner les convives.

Le mariage eut lieu dans l’église de Monestoy où se pressaient le ban et l’arrière-ban sur toutes les chaises du sacré édifice.

Monsieur Emmanuel Seigneur, curé qui portait bien son nom, et ce depuis sa naissance, officia avec tout

le talent qu’on lui portait déjà.¹⁹

À la sortie de la messe, un peintre fit le portrait des jeunes époux.

Charolus était heureux. Et malgré son centenaire, il décida de porter sa femme jusqu’à la porte de leur chambre nuptiale. S’apercevant à ce moment-là qu’il avait planté tous les invités médusés par tant de courage et de volonté, et alors que ceux-ci priaient pour qu’ils aient une descendance nombreuse et variée, il fit demi-tour avec sa tendre épouse toujours dans les bras, fit le tour du pâté de maisons “pour se mettre en forme” dira-t-il ensuite.²⁰

Et ils vécurent heureux jusqu’à l’aube. En effet, Charolus fut déclaré mort d’un arrêt cardiaque.

Bien entendu, sa femme fut brûlée vive trois jours plus tard. Ses biens confisqués furent offerts à la sœur de Charolus, quatre-vingt-dix-huit ans, qui allait se marier.²¹

¹⁹ Emmanuel Seigneur est aussi connu pour son “Antologie des sermons sous le règne du roy Louys le quatorzième” éd. inconnu, 1669.

²⁰ Ce qui vaut d’ailleurs à notre centenaire le record de “porté de mariée” dans l’édition de 1655 du “Livre géant des choses extraordinaires”, page 1212, Hachier éd., Paris 1655 (idée reprise plus tard par le Livre Guinness des records). NdE

²¹ Lire à ce sujet, la brève parue dans le “Mercure François” tome III, page 158. (Fonds ancien de la Bibliothèque de l’Ecole Nationale des Ponts et Chaussées).

¹⁷ On notera l’aspect éminemment tendre de ce sobriquet, bien que sa réalité historique soit sujette à caution. Mais dans l’ouvrage “Tendresses et particularités linguistiques dans le milieu rural de la France profonde au début du XVIIème siècle” par Ursule Laglue (Robert Tréfond éd., Paris 1889) de tels exemples sont bien documentés.

¹⁸ Groupe composé notamment de Jean Biteulse, Paul Biteulse et Georges Arrissonne. Il est à noter que les frères Biteulse étaient très connus dans la région depuis leur passage à l’Olympus.

Les ténèbres
du Val Saint-Benoît
15 août 1630



extrait du tableau de Fritz Neuhaus
La guerre des paysans (1879)

— Ma mère, ma mère, monsieur le curé se çent malois.²²

Celle qui arrive en courant auprès de la mère supérieure du monastère du Val Saint-Benoît, n'est autre que Sœur Marie du Cœur de Gauthier, jeune novice de Solacum.

— Où este-il ma fylle ?

— Dans la chapelle, ma mère. La mère supérieure, Sœur Marie-Thérèse de la Fiolo, était une dame d'un certain âge, pour ne pas dire d'un âge certain. Elle menait son petit monde avec dureté mais justice aussi. On la disait descendante de Gauthier de Sully "par l'escalier", manière de dire assez désobligeante qu'elle est issue d'une branche "naturelle".

Les deux femmes arrivèrent sur place et virent avec effroi, dans le frais bâtiment à caractère religieux, mon-

sieur le curé, le père Olive Grandieu, la bouche tranchée d'une joue à l'autre. Ça giclait comme fontaine du village, mais point de sang. C'était du vin ! Et du bon.²³

— Du sangue ! crya la mère supérieure.

— Ha mais nenni, si vous lysez la notte de bas de page ci-dessous : c'étiens point du sangue, ma mère.

— Du vingt ?

— Non du "vin".

Sœur Marie-Thérèse de la Fiolo tomba sur le sol, car il n'y avait pas de pommes ici. Et c'est à ce moment-là que le ciel s'obscurcit, que le vent siffla et qu'un hululement lugubre se fit entendre.

Soudainement, alors que personne ne s'y attendait, et d'une manière abrupte : la porte de la chapelle de Saint-Bedeau²⁴ se referma en claquant.

Un éclair zébra le ciel.

Sœur Marie du Cœur de Gauthier prit ses jambes à son cou et tomba aussi sur le sol.²⁵

²³ Aux dires des témoins qui ont dû goûter, ça ressemblait à un petit picrate sympa que faisait le père Dugenoux à Couchons-sous-la Tonnelle, mais un peu moins goûteux (arch. op. cit.).

²⁴ Saint-Bédo est attesté par l'Église depuis le Vème siècle ("Index amem necesse est ut sanctorum" Julius Atribus, 586), c'est désor-mais le patron des débitants de tabac depuis la réforme Évin.

²⁵ 25 A-t-on idée aussi de courir ainsi ? Lire à ce sujet : Antoine Oudin "Curiositez françoises, pour supplément aux dictionnaires, ou Recueil de plusieurs belles propriétés", A. de Sommaille éd., Paris 1640, page 277. NdE

C'est alors qu'un orgue joua un air macabre et qu'un rire sardonique perça la fureur des éléments déchâinés.

Le corps inanimé du père Grandieu, qui jusque-là ne bougeait pas, s'est alors mis sur ses pieds, et marchant à l'envers, il se dirigea vers le dehors²⁶.

Un paysan du coin, le père Dugenoux²⁷, qui était à la chasse au dahu, prit le pauvre père pour le sien et tira à l'arquebuse. Malheureusement, il rata son coup et le père, se précipitant sur son fils qu'il n'avait pas reconnu, planta ses canines dans le cou de son fils qu'il ne rata pas.

Entendant les cris du père (le mordu), des villageois qui étaient aux champignons²⁸, coururent sus au père (le fondu), qui se réfugia dans un vieux moulin²⁹. Les paysans y mirent le feu en chantant des psaumes mariaux.

C'est alors que les nuages s'écartèrent, le beau temps revint, et selon une coutume

²⁶ Régis Duconneau, journaliste musical bien connu des lecteurs du "Journal de Saône et Pinard", raconte dans l'une de ses truculentes chroniques que Michael Jackson se serait inspiré de cet événement pour créer son fameux "moonwalk" (arch. du JSP, carton 128).

²⁷ cf. note 22.

²⁸ Le Val Saint-Benoît est célèbre dans le monde entier pour ses Clathrus archeri depuis cette époque (Clémence Mycolo "Promenons-nous dans les bois, tant que le champignon y est" Talbin Michel éd., Paris 1985, page 245).

²⁹ Mary Shelley, passant dans les environs en 1814, s'en inspira pour son chef d'œuvre "Frankenstein". Kévin Laglue, op. cit.

²² Ici nous avons laissé le document dans l'écriture originale (arch. manuscrites de l'archevêché de Lyon, tome DCCLXXV-I, V).

ancestrale, ils firent un banquet aux champignons.³⁰

Le roi sommeille
4 mai 1654



extrait du tableau de Juste d'Egmont
Louis XIV de France (XVII^e s.)

— On est où ?

Question intéressante, posée par un futur roi. En effet, quelque chose que l'on sait assez peu, voire pas du tout : Louis XIV, puisqu'il s'agit bien de lui ; juste avant son couronnement à Reims, a fait un détour par la Bourgogne.³¹

Âgé alors de dix-huit ans, le futur roi pose cette question, car depuis près d'une semaine, il pense être, avec sa suite, sur la route de Reims.

Mais chose surprenante, c'est aux alentours d'Ivry que la caravane royale, au lieu de prendre à gauche, en face du "Café de la Poste"³², prit à droite. Le

³⁰ "Coustumes ancestrales de nos ancestres gaullois" par Hubert de Gosse-Hinnie, Galipette éd., Paris 1723.

³¹ De Saint-Saumont "Hystoires pittoresques du règne du roy Louys quartorsième" Mme Michu éd., Genève 1721, page 56.

³² Aujourd'hui encore "Café de la Poste", 130 avenue Danielle Ca-

cocher, quelque temps plus tard, avant de se faire écarteler dira : « C'est un peu après Dijon que je me suis posé des questions. »³³

C'est en arrivant aux portes d'Épinac que le roi posa donc la question suscitée.

— Eh bien, à Épinac Monseigneur, répondit Monsieur le Grand Positionneur des Sens³⁴, familièrement appelé GPS, et qui était chargé de donner la bonne route.

— Et, mine de rien, c'est quoi ça : Épinac ?

— Un village Monseigneur.

— Un faubourg de Reims je suppose ?

GPS était assez embêté, comme on dit aussi : "il avait la crotte au cul". En effet, il avait beau regarder sa carte "Des routes du royaume de France"³⁵ ; il devait se rendre à l'évidence : Épinac était en Bourgogne et non en Champagne.

— Plus ou moins Monseigneur, n'osant pas avouer son erreur.

— Je suis un peu fatigué après mon repos, trouve-moi une auberge.

Ça tombait bien ! En effet, il y avait en ce temps-là, à Épinac, la déjà célèbre "Auberge de l'étoile", rue

sanova, 94200 Ivry-sur-Seine. Ouvert tous les jours de 7h à minuit.

³³ Alain Connut "Procès pas célèbres du tout, du temps jadis" Latrosse éd., Paris 1905, page 237.

³⁴ Cité par de Saint-Saumont, op. cit.

³⁵ Michel Chelou & Lin* éd. 1753. Une édition rare est conservée à la Poste d'Épinac (bureau en face de la fenêtre).

*Monsieur Chelou disparu, les éditions sont devenues Michel Lin en 1792. NdE

de France³⁶ où l'on venait déjà faire la bringue et goûter quelques gobelets de "Le-gland"³⁷, le vin local.

— Ça tombe bien ! En effet il y a à Épinac la déjà célèbre "Auberge de l'étoile", rue de France où l'on vient faire la bringue et goûter le vin local.

— Fort bien, fort bien. Nous allons y goûter aussi. J'aime beaucoup le vin de champagne ! Il goûta le vin, le trouva fort bon et en commanda quinze caisses. Puis il s'endormit. L'histoire veut qu'il fût réveillé par le soleil et qu'il dise alors cette phrase historique et méconnue :

— Râââââh fichtre, qu'on me foute la paix, le roi sommeil !³⁸

GPS retrouva la bonne route, et le roi put être couronné à Reims le 7 juin 1654.

³⁶ Devenue plus tard "À l'étoile - Dancing", et aujourd'hui "Café de l'Étoile". Alain Connut, op. cit., raconte aussi que le patron, Monsieur Reix, auvergnat, prononçait toujours le nom de sa rue avec ce bel accent que l'on connaît : "rue de Franche", et de fil en aiguille, le nom en est resté jusqu'au changement de nom en René Cassin. Quelques habitants badins, disent encore "René Cachin" avec un soupçon de malice. (ça fait rire à Épinac, mais pas ailleurs — NdE)

³⁷ "Le vin Legland était élevé en fût de chêne bien sûr", in "Dictionnaire françois des vins contenant généralement tous les appellations" Gros & Mignon éd., Paris 1694, page 542. Lire dans cet ouvrage : "Les vignes du Père Legland".

³⁸ Et c'est de là que vient la surprenante légende de son surnom de "roi soleil" CQFD. NdA

La nuit du masque de fer
21 septembre 1687



extrait d'une gravure anonyme
L'homme au masque de fer (1789)

— Monsieur de Saint Mars, vous voyez rouge, Monseigneur de la Roquette ne nous a pas raconté que des salades.³⁹

Un carrosse pénitentiaire⁴⁰ arrivait à peine à l'entrée d'Épinac, par la route d'Autun, où les voyageurs avaient passé la nuit précédente chez le "sémillant benêt" ; comme l'écrivait chrétiennement l'abbé de Choisy⁴¹ ; au sujet de Gabriel de la Roquette, évêque d'Autun.

— Certes, mais capitaine, à cette heure-ci, où voulez-vous que nous trouvions endroit discret pour reposer, trouver pitance, et surtout,

surtout, ne point montrer notre "colis" ?

— La bonne de l'évêque, dont la sœur du cousin ; la mère du petit-fils de la bru du père de sa tante qui tient hostellerie à Nolay, connaissait une dame Paulette faisant chambre d'hôte ici même en ce doux village.

— Voilà une bonne nouvelle. Voulez-vous quérir de cette bourgeoise s'il y a possibilité de répondre à ma demande ?

— Bien sûr, j'y cours tout de go.

En attendant, Monsieur de Saint Mars se retourne vers son "colis", que nous appellerons Jean-Paul⁴² pour sauvegarder son anonymat historique.

— Monsieur Jean-Paul va bien ?

— Si ce n'était ce heaume qui me cache à la vue des autres et inversement, je pourrais vous répondre par l'affirmative, mais la réalité m'oblige, Monsieur ; je ne vais pas terrible à dire le vrai.⁴³

— J'entends bien, notez que vous pourrez tout de même prendre votre soupe avec une paille.⁴⁴

— Vous m'obligeriez si je pouvais faire mouillette.

— Mais bien sûr Monsieur Jean-Paul, cela me ravit de vous satisfaire.

Le capitaine essoufflé arriva.

— Monsieur, dame Paulette est disposée à nous louer trois chambres, revint dire le capitaine à Monsieur de Saint Mars.

— Fort bien ! Ainsi Monsieur Jean-Paul aura la sienne, moi la mienne, vous et vos huit hommes la dernière.

— C'est fort aimable Monsieur, je vous en remercie.⁴⁵

— Je sais, ma mansuétude me perdra.

On banda les yeux de la dame afin qu'elle ne voie le prisonnier, sinon elle eût été trucidée sur place, équarrie, démembrée, la peau pelée, éventrée puis les meilleurs morceaux bouillis à l'huile et le reste des "bas-morceaux" jetés dans la rivière⁴⁶, ce qui était bien le moins il faut le dire.

C'est ainsi que s'est déroulé ce passage oublié du trop fameux "Masque de fer"⁴⁷ à

³⁹ Lire à ce sujet, Fabrice du Mattel "Jeux de mots et d'esprit dans la France lettrée durant le règne de Louis quatorze" (Talbin Michel éd., Paris 1842).

⁴⁰ À propos de salade, il est amusant de noter que plus tard, on appellera ce véhicule : "un panier à salades". Ça na pas de rapport avec l'histoire, mais ça m'y faisait penser. NdE

⁴¹ "Cinquième dialogue" apocryphe, Sébastien Mabre-Cramoisy éd., Paris 1687.

⁴² Jean-Paul est plus connu comme le fameux "Masque de fer". NdE

⁴³ Nonobstant la longueur de la réponse ; force est de constater qu'à cette époque on savait parler. Non c'est vrai quoi. NdE

⁴⁴ C'est Hector Laglue qui le premier s'est posé la question de savoir comment le Masque de fer était nourri, dans "L'alimentation en milieu carcéral, une question de société" Latrosse éd., Paris 1966.

⁴⁵ À cette douce époque, la piétaille savait vivre et connaissait sa place dans la hiérarchie des classes, c'était déjà bien beau qu'ils ne dormissent point sur la paille. NdE

⁴⁶ On ne badinait pas à l'époque, comme on peut le lire dans "Comment se débarrasser de taimoins gesnants" ouvrage anonyme, Fayot éd., Bruxelles 1792.

⁴⁷ D'aucun ont pu raconter qu'il s'agissait en fait de Gontran Defferre, faisant commerce de farces et attrapes à Morteau-les-Mines (Saône et Pinard). Fort renommé pour ses masques. On a même laissé dire qu'il était un ascendant du futur ministre de l'intérieur de François Mitterrand. NdE

Épinac, en cette année
1687.⁴⁸

La bête de La Garenne
12 octobre 1775



extrait du tableau de Pieter Brueghel
le Jeune
Le bon berger (1616)

— Mariette ! Marieeeeeet-
te !

Celle qui crie ainsi, c'est
Henriette Dumans, la bou-
langère d'Épinac. Elle vient
de s'apercevoir de la dispa-
rition de sa petite dernière.

En effet, depuis quelque
temps, on reparle dans le
royaume d'une "bête" qui
s'attaque aux enfants. Après
cette histoire en Gévaudan,
c'est comme si l'horreur se
répétait.

Ainsi en témoigne le N°45
de la "Gazette de France",
du 5 juin 1775 :

*"L'inaction de la bête du
Gévaudan avoit fait croire
pendant quelque temps
qu'elle étoit morte dans
quelque ravin ou sous
quelque rocher des bles-
sures qu'on prétend qu'elle
reçues en juin 1667. L'on
apprend qu'elle continue
ses ravages autour d'Épi-
nac, en Autunois, avec au-
tant de fureur que jamais.
Le 19 septembre de 1774,
elle dévora une fille dans
les bois de Thury. Le sieur
de Molinot, étant informé
de ce nouveau malheur, se
transporta aussitôt sur les
lieux & empoisonna le ca-
davre ; mais il marque qu'il
ne compte plus sur l'effet de
ce moyen, parce que les ha-
bitants du Pays font des
loges dans les environs &
se postent en trop grand
nombre, malgré tout ce
qu'on peut faire pour les en-
empêcher, ce qui épouvante
la bête féroce & l'empêche
de revenir sur sa proie."*

C'est donc ce 12 octobre
1775, à Épinac, qui com-
mençait à développer son
industrie minière, que se
passe cette douloureuse his-
toire.⁴⁹

Mariette Dumans venait de
disparaître, alors qu'elle
préparait déjà quelques an-
douillettes Dumans⁵⁰ avant
d'aller en classe.

C'est son frère, Henri Bas-
mati⁵¹ qui donna l'alarme,
après avoir été le témoin de
la scène⁵² :

— J'étais là, et j'avions vu
de loin, un être sur deux
pattes. Il avoit une longue
queue tigrée, un corps re-
couvert d'écailles et des
bras très très longs qui se
finissaient par trois doigts
griffus.

— Ça vous fait penser à
quelqu'un ? demanda Mon-
sieur Loque-Almesse.

C'était le délégué d'enquête
que Versailles avait envoyé
sur place afin d'élucider
cette nouvelle histoire.

— Oh oui ! Ça me fait pen-
ser à ce chien féroce et san-
guinaire qui appartient à la
famille des Basquerville⁵³,
des Anglais qui se sont ins-
tallés dans la région.

— Évidemment.

Monsieur Loque était un
peu perplexe.

Il écrivit alors à son supé-
rieur Pierre Lenoir, Lieute-
nant général de police, afin
de prendre ses ordres.

Cependant, les habitants de
la Garenne n'étaient guère
enclins à faire preuve de pa-
tience. L'enquête piétinait,
Loque-Almesse chercha
bien à rencontrer les Bas-
querville, mais ils étaient
partis sur la côte, faire une
promenade. Les Garenniens
prirent l'enquête en mains
et cuisinèrent Basmati⁵⁴

⁴⁸ Cette histoire nous a été rap-
portée par le journal personnel de
Dame Qévine, trouvé lors d'un
vide grenier en 2007 par Mon-
sieur Gérard Defferre, qui rappe-
lons-le n'a aucun lien de parenté
avec Gaston Defferre, homme af-
fable, généreux et d'une honnête-
té proverbiale.

⁴⁹ "L'histoire secrète d'Épinac"
anonyme, 1966. Fonds secrets de
la Mairie d'Épinac, Carton CX.

⁵⁰ Les andouillettes Dumans, à
Épinac, furent célèbres jusqu'en
1792, après la décapitation ex-
press de Catule Dumans, un pro-
cès si rapide, qu'on l'appela alors
"Les vingt-quatre heures de Du-
mans".

⁵¹ Fils d'un premier mariage avec
un italo-russe : Youri Basmati,
qu'Henriette avait connue plus
jeune lors d'un voyage à Rome.

⁵² "L'histoire secrète d'Épinac"
ibid.

⁵³ Conan Doyle, qui passait sou-
vent à Épinac dans ses jeunes an-
nées, avait dit-on, entendu parler
de cette histoire.

⁵⁴ On dit d'ailleurs que lorsqu'il

avant de l'accuser de sorcellerie et de rapports ambigus avec le cantonnier. Il fut brûlé.

Monsieur Loque, quant à lui, étudiait les différentes bouses de vaches⁵⁵ du canton pour attester de la présence d'une bête autre que cet Henri que l'on cuisina.

Il reçut une lettre le 12 juillet 1776, neuf mois après :

« *Cher Loque-Almesse, Vous êtes prié de rentrer, de toute façon, cet Henri est trop cuit.*

JOSEPH FRANÇOIS ILDEFONSE RAYMOND D'ALBERT
Lieutenant général de police »⁵⁶

C'est ainsi que l'histoire se clôt. Et en mémoire d'Henri, brûlé, on inventa le "Riz chantonnait" qui fut importé, au XIXe siècle, au Tonkin, où il prit le nom de "Riz cantonnais".

La bouteille de Courtépée
16 juin 1777



extrait du tableau de Pompeo Masauï
Moine au verre de vin (XIX-XXe s.)

fut cuisiné, Henri chantonnait.

⁵⁵ "Précis d'étude de la bouse de vache en milieu naturel" Clothaire Loque-Almesse, Galipette éd., Paris 1777.

⁵⁶ Arch. famille Conan Doyle. (? NdE)

— Garçon... la même chose ! Ainsi commence cette mystérieuse histoire. Claude Courtépée, qui était en visite à Épinac, après celle de Sully, s'était arrêté avec deux de ses amis, au Relais de l'Étoile, sis rue de France⁵⁷ à Épinac.

— Bien monsieur, dit le patron, fort heureux d'avoir un peu de clientèle par cette chaude journée de juillet.

— Quel est donc ce breuvage tout à fait délicieux, que vous nous servez là ?

— Un "Legland 1er cru" monsieur.

— Étonnant.

— Merci monsieur.

— Mais qui est ce Legland, qui n'en a pas l'air ?⁵⁸

Le garçon regarda Claude Courtépée, dubitatif.

— Euuuuuh, c'est le propriétaire des vignes que vous pouvez voir là-bas.

Montrant du bout du menton lesdites vignes jouxtant la cure d'Épinac.

— Ce curé Guillemain est bienheureux d'une telle proximité.

— Oh non monsieur ; monsieur le curé ne boit que de l'eau.

— Même en messe ?

— Ah ça monsieur, il va sans dire que je n'ai point pu le vérifier.

— J'entends bien l'ami.

— Chers amis, si nous allons voir ce bon curé abstème ?

Et voilà nos trois personnages, quittant le relais afin d'aller rendre visite à Jean-Marie Guillemain, curé d'Épinac depuis 1768.

⁵⁷ Lire dans le présent ouvrage : "Le roi som-meil", page 34.

⁵⁸ Phrase apocryphe. NdE

La côte est rude et la pente est longue aux chevaux et à leurs montures fourbues. C'est donc un peu tard qu'ils arrivent aux pieds de l'édifice.

Ils laissent leurs chevaux à l'ombre d'un grand hêtre et montent l'escalier.

Claude ouvre la porte pour s'engouffrer enfin dans la douce fraîcheur de l'ombre du sanctuaire.

— Je veux en avoir le cœur net, dit alors celui-ci, je vais bien voir si c'est du jus de raisin fermenté ou non.

Arrivant là où se trouve le calice, Courtépée y plonge un doigt et goûte.

— Il s'agit bien ici de jus de raisin !

Profitant de l'absence du représentant sacerdotal, il substitue la bouteille originale par l'une des siennes.

— Oh... Claude !

— Allons, c'est juste pour s'amuser un peu avec la sobriété du locataire.

Rebroussant chemin et n'ayant pas croisé monsieur le curé, ils partirent pour le petit hameau de Tintry, où Claude Courtépée devait dormir.

Quelque temps plus tard, alors qu'il faisait son office, monsieur le curé, habitué qu'il était d'un breuvage sans alcool, se trouva surpris du goût de son vin de messe.

D'autant qu'avec la chaleur extérieure, il voulait se désaltérer tout à plein. Ainsi c'est une grande rasade qu'il avala d'un trait.

— Quel est l'enfant de sal...

C'est ainsi que la bouteille de Courtépée resta dans ce meuble sans être plus con-

sommée qu'elle aurait dû être. Oubliée de tous, et même du locataire des lieux, elle prit la poussière. Jusqu'au jour où l'on sut que c'était Courtépée qui avait voulu s'amuser un peu.⁵⁹

À la Buvette de l'Étoile, quelques années plus tard, alors que la révolution faisait rage à Paris, on en riait encore.

Surtout que le curé avait fui en Autriche, délaissant la dite "Bouteille de Courtépée".⁶⁰

Le courrier de Lyon
28 juillet 1794



extrait du tableau de Heinrich Bürkel
*Des mendiants tendent
une embuscade à une diligence
devant une poste italienne (XVII^e s.)*

— Épinaaaac, Épinaaac, quinze minutes d'arrêt ! Le postillon de la malle-poste du Paris-Lyon-Méditerranée stoppe le véhicule hippomobile devant la Buvette de l'étoile à Épinac. Étrangement, il pleut ce jour-là. Il pleut même à

verse, et le postillon, son aide, ainsi que l'unique passager, sortent pour aller illico se reposer des cahots du voyage.

Ils sont partis le matin même de Dijon, sur la route d'Autun, pour une mission exceptionnelle à l'ancien séminaire d'Autun (futur Lycée militaire). En effet, après la révolution, le bâtiment est devenu un hôpital pour galeux avant d'accueillir des prisonniers principalement étrangers.

C'est Gracchus Laglue, passager, qui est chargé de délivrer au directeur de l'institution, une lettre privée du citoyen Robespierre.

— Alors Grac' tu sais c'qu'elle dit ta lettre du citoyen coupe-coupe ?⁶¹

— Que nenni citoyen, que nenni. Ouvrir intempestivement ce genre de courrier serait suicidaire.

— Pour sûr citoyen, on tranche pour moins que ça en cette saison.

Le postillon se replonge dans son verre de Citoyen Legland 1er cru en marmonnant quelques propos orduriers à l'adresse de l'éminent citoyen-membre du Comité de Salut Public... fort heureusement à plus de trois cents kilomètres des oreilles du père la vertu.

Le citoyen Gracchus, envoyé spécial, lui, continue sa lecture de "La Feuille villageoise".⁶²

⁶¹ Surnom donné à Maximilien Robespierre par ses opposants (Gracchus de Laglue, comte de Lacolle "Sobriquets et surnoms de la révolution à nos jours", Impr. Royale, Paris, 1822)

⁶² Hebdomadaire proposé dans les campagnes depuis 1790.

C'est alors que l'aide-postillon, Achille Letalon vient dire à son chef :

— Les chevaux sont claqués chef.

— Citoyen-gendarme-chef, s'il te plaît ! On n'est plus sous l'ancien régime.

— Pardon ch... citoyen-gendarme-chef... alors quéqu'on fait ?

— J'vois qu'une chose : on dort ici. T'as des chambrettes l'taulier ?

— Citoyen-taulier s'il vous plaît !

— Bon bon... on va pas en faire un chaource ! Alors ?

— Oui, j'ai deux chambres avec de la bonne paille bien sèche.

— Je resterai dans la malle, citoyen, dis Gracchus, ça m'ira parfaitement.

— Bien bien citoyen, j'insiste pas.

Après avoir dîné d'une soupe assez clairette, les deux hommes allèrent rejoindre leur paillasse, et Gracchus les bancs de la malle. C'est le lendemain qu'on découvrit le corps ensanglanté du citoyen Gracchus.

La gendarmerie d'Épinac enquêta avec célérité, et l'on arrêta immédiatement le curé que l'on soupçonnait déjà de collusion avec l'étranger. Dans la foulée on lui coupa la tête. Mais s'apercevant que ce ne pouvait être l'auteur du crime, on lui donna le nom d'une rue : Auguste Lacroute.⁶³

Puis ce fut le tour d'Achille Letalon, à cause de son ha-

⁵⁹ Archives secrètes d'Épinac. op.cit.

⁶⁰ On peut toujours demander au curé en poste de voir cette bouteille, si tant est qu'elle soit encore pleine. NdE

⁶³ D'autres augures différentes sources, mais rien n'est moins sûr que l'incertain. Source "Histoire secrète d'Épinac" ibid.

bitude de dire “chef”, comme sous l’ancien régime.

Suivirent la mère du notaire qui parlait trop en latin pour être honnête ; le postier dont la tête revenait pas à certains ; enfin c’est un citoyen-gendarme-pas-chef qui échappa de peu au raccourcissement, car on apprit en effet que Robespierre avait été guillotiné.

On arrêta donc le citoyen-gendarme-chef, car il était de notoriété publique qu’il était robespierriste. On lui coupa donc la tête pour faire bonne mesure.

Quant à la lettre, on la retrouva un peu plus tard, sur le banc de la malle-poste :

« Paris, 16 juillet 1794

Cher ami,

Je viendrai le mois prochain pour vous acheter une bonne bouteille.

MAXIMILIEN ROBESPIERRE »

La tombe de Napoléon
15 mars 1815



extrait du tableau
de Jean-Baptiste Mauzaisse
Napoléon sur son lit de mort (1843)

— Sire. Je dois absolument vous informer de quelque chose de très grave, en considérant votre avenir et celle de la France, il faut bien le dire.

— Oui ma bonne Loulou⁶⁴, qu’y a-t-il ? Napoléon 1er, de retour de l’île d’Elbe, est sur la route de Chalon-sur-Saône à Autun en ce 15 mars 1815.

— J’ai appris qu’on vous tendait un piège à Couches, sur la route d’Autun.

— Couches ne sera pas mon dernier lit⁶⁵.

“Loulou” sourit à ce si bon mot d’esprit impérial.

— Regardez sire, on peut bifurquer ici, à la patte d’oie et aller sur ce petit village minier... Épinac.

— Bonne idée, ainsi à Autun je pourrai faire bien meilleure mine que mort en Couches.⁶⁶

La troupe napoléonienne fit donc le détour pour se rendre à Épinac.

Arrivée à la toute nouvelle auberge : “Au sergent d’Austerlitz”⁶⁷, la troupe alla s’installer non loin. Et l’empereur qui avait bien soif, commanda l’aubergiste :

⁶⁴ “Charles-Louis, de son vrai nom : Schwulmeister, qui pour faire plus sérieux, abandonna le “w” de son patronyme : Schulmeister mais n’abandonna pas ses mœurs nocturnes, comme le montre la gravure étiquetée : CLS-1811-Au cabaret Mi-Choux ou Loulou, déguisé en Mme Récamier, chante La grosse bite à Dudule.” in Arch. Ministère de l’intérieur. Carton secret MCCL-XI.

⁶⁵ Victor Hugo dans “Les travailleurs de l’amer” tome II, page 212. Huguette éd. Paris, 1883.

⁶⁶ “Couches-rit” auteur anonyme, Plouc-livre éd. Couches, 1954.

⁶⁷ Victor Hugo s’inspira de cette anecdote pour son roman “Les misérables” [...] Le patron du lieu portait le nom de Ménardhier, cf Kevin Laglue “Les dessous des Misérables” Hachier éd. Paris, 1942.

— Patron, du vin, et du meilleur.

— Un Legland 1er cru ?

— Va pour le Gland !

— Non non, monseigneur...

— Sire !

— Quoi cire ?

— Pas monseigneur, mais sire.

— Bien messire.

— Mais non, sire.

Le patron, perplexe, réfléchit quelques instants...

— Bien mon empereur... Legland.

L’empereur perplexe, réfléchit quelques instants...

— Il est de quelle année ?

— Oh ça on sait pas trop, il a été adopté.

L’empereur n’insista pas, pensant que le soleil d’Austerlitz avait dû un peu trop taper sur le crâne de ce pauvre bougre. Voyant que le voyage avait quelque peu sali ses mains impériales, il demanda, mais aussi pour changer de sujet :

— Dis-moi, où puis-je me laver un peu les mains ?

Alors que Franklin Ménardhier remplissait un pichet de vin susnommé⁶⁸, il lui indiqua le lieu d’aisance. — À gauche mon... empereur.

Mais ; et c’est là le drame. Napoléon était dyscalculé, il confondait souvent sa droite de sa gauche.

C’est donc par malheur qu’il prit à droite, et glissant sur une peau de banane, il se fracassa le crâne sur le rebord de la cuisinière.

⁶⁸ À ce sujet, Louis Legland, descendant de la famille Legland à cette époque, avait fini par changer son identité, il s’appelait maintenant Albert-Antoine Legland (1811). Arch. généalog. mormones.

Son fidèle mameluk : Gérard, toujours non loin de son maître, se précipita. Il avertit Schwulmeister. Et c'est lui qui arrêta Franklin. Le pauvre bougre ne put que dire que c'était à cause de ce "cassoulet-banane" qu'il avait fait le midi. Et que la gauche c'est pas la droite, et que faut savoir de quel côté qu'on va quand on est en marche.

Alors Gérard égorgea Franklin.⁶⁹

C'est ainsi que très discrètement c'est Godfroy Dugenux, un épinaçois qui ressemblait furieusement à l'Empereur qui prit la place. Seuls Gérard et Loulou étaient au parfum, quant à Godfroy, son inexpérience dans les guerres napoléoniennes conduisit à ce désastre de Waterloo.

C'est dans le plus grand secret, dans la nuit du 15 au 16 mars 1815, que le corps de Napoléon fut enterré anonymement dans le cimetière d'Épinac.⁷⁰

Le mystère
de la maison Laglue
9 octobre 1832



*extrait du tableau de William Turner
Ombre et ténèbres, le soir du déluge
(1843)*

— Quel orage ! Il est à peine deux heures et déjà il fait noir.

Le temps, en ce mois d'octobre 1832, est particulièrement maussade ; des nuages inquiétants couvrent le ciel de leurs formes cauchemardesques. Les chiens apeurés se cachent de la fureur de la foudre, les habitants, calfeutrés en leur chaudière, n'ont que la ressource de la prière, espérant passer sans encombre la tempête qui fait rage.

Épinac est sous un torrent infernal ; les éléments déchaînés secouent la cité minière. Jean-Baptiste Laglue revient à peine du cimetière, tout dégoulinant, après avoir visité la tombe paternelle.

À peine a-t-il passé la porte de la maison familiale qu'il s'aperçoit...

...du silence.

Un silence inquiétant, tout juste interrompu par les craquements des cieux et

des arbres souffrants, emplit l'atmosphère.

Toute la grande bâtisse bourgeoise est plongée dans le noir. Les portraits des ancêtres qui ornent les murs sont comme des images de spectres ; gardes silencieux d'un passé lointain.

— Mère ?... Mère ?

Jean-Baptiste est de plus en plus inquiet de ce silence caveaux.

— Antoine ?... Antoine ?

Même le vieux domestique, âme douce et serviable, ne répond pas aux appels du fils de la maison.

— Kiki ?

...le chien non plus. Peut-être est-il allé se pelotonner sous un escalier ?

Soudainement un bruit de carreaux brisés venant de la cuisine.

— Amandine ? Ma sœur ?

Personne. Aucune réponse.

Jean-Baptiste, de plus en plus déconcerté, se porte vers la cuisine.

Lorsqu'il arrive, une fenêtre a littéralement explosé ; des bris de verre jonchent le sol. Et dans le noir, en une fraction d'instant, un éclair illumine la pièce de sa lueur électrique. Jean-Baptiste, pris de panique, fait un bond en arrière : la vaisselle n'est pas faite !

La scène incongrue le stupéfait.

— Mère ?... Antoine ?... Amandine ?... il appelle, épouvanté... Kiki ?

Personne. Aucune réponse.

Il prend courage et monte à l'étage, par l'escalier monumental.

Il ouvre, fiévreux, la porte de la chambre de sa mère, craignant d'y trouver son cadavre exsangue.

⁶⁹ On notera ici l'absence totale de jeu de mots culturel ou de quelconque contrepèterie. NdE

⁷⁰ "L'histoire secrète d'Épinac" ibid.

Vide.

Allant ensuite à la porte de la chambrette de sa petite sœur, Amandine, quatorze ans ; il toque. Et dans un chuchotement discret :

— Amandine ? Il ouvre.

Vide.

Passant sa chambre, il va au fond du couloir, vers la soupente que la famille Laglue loue pour une somme modique à son domestique vieillissant, si doux et si serviable.

Personne n'y est jamais entré, laissant au pauvre vieux son intimité ancillaire.

Une fois la porte ouverte, son visage se crispe. Vision horrible d'un secret bien gardé. Sur le mur, une inscription peinte couleur sang :

“Mort aux tyrans”.

Un bruit derrière lui, juste au moment où la foudre vient frapper de toute sa puissance le vieux chêne familial dans le grand parc.

Une lueur métallique dans les ténèbres. Un cri.

Un silence.

Avant qu'un éclair ne vienne mettre le feu à la maison Laglue, certains témoins ont dit avoir entendu comme un rire démoniaque, des cris de possédé.

On a retrouvé Kiki le lendemain, gentil chien chien à sa maman, un tibia entre les pattes, qu'il finissait de nettoyer.

Mais personne d'autre.

Juste le silence...

...à Épinac.⁷¹

La vierge du zinc
15 août 1858



extrait du tableau d'Edgar Degas
L'absinthe (1875-1876)

— Mais puisqu'j'vous dis qu'la vierge, not' très sainte mère, m'a parlé hier au zinc.

Jakes Gefoula⁷², artiste maudit ; notoire habitué de “L'étoile de l'empire”, débit de boissons aux armes de Napoléon III et du pape Grégoire XVI⁷³, essayait ainsi de convaincre le père Laglue de la vision mariale qu'il eut le matin même durant sa dégustation matutinale à la recherche de l'inspiration “divine”.

— Mon fils, arrête de blasphémer, c'est grand péché.

— Mais puisqu'j'vous dis qu'Elle m'a parlé. Elle m'a dit d'aller voir le roi et

⁷² Jakes, fils d'une lavandière épinacoise et d'un aventurier américain (de Boston) devenu mineur. Le populo résistant à la langue d'Allan-Poe, prononçait son prénom ainsi : “Jakesse”, ce qui évidemment entretenait l'hilarité légendaire des autochtones.

⁷³ “L'étoile de l'empire” sut être de son temps, puisque l'endroit s'appelait durant la Restauration : “L'étoile du roi Louis”. Voir à ce sujet une histoire de ce lieu emblématique depuis les origines à nos jours dans : “Le grimoire de Nicolas Rolin”, page x.

qu'Elle lui apparaîtrait alors.

— De qui te moques-tu Jakesse ?⁷⁴ Tu sais fort bien que nous n'avons plus de roi depuis la fin de la monarchie, à cause de la racaille républicaine !

— Oui, moi j'le sais, mais la vierge, elle connaît rin à la politique.

— Admettons, mais que veux-tu que la vierge aille faire dans un bistro ?

— Ben qu'elle a ben enfanté l'enfant Jésus dans eun' étable, alors pourquoi qu'elle refuserait de viendre où qu'est-ce que j'réfléchis à quoi faire ?

— Tu blasphèmes encore Jakesse ! Mais encore une fois : admettons, cependant tu penses bien que l'empereur va pas te recevoir comme ça.

— Ma non ! C'est pô moi qu'l'empereur y va rencontrer... pisque j'vous dis qu'c'est la sainte verge !

— Vierge mon fils !

— C'est qu'est-ce que j'ai dit.

— Non, tu as dit... enfin tu as prononcé un mot que... enfin qui...

— Vous avez chaud mon père ?

— Non non, c'est rien... Bref ça va être assez difficile pour toi. Elle t'a dit quoi d'autre ?

— Que j'd'vais d'venir général de la France et que comme l'aut' pucelle j'd'vais bouter la racaille hors de France.

— Vaste programme mon fils. Tu as fait l'armée ?

⁷¹ On notera dans ce conte qu'il n'y a aucune note de lecture NdA. Et c'était bien le cas avant que celle-ci fut ajoutée. NdE

⁷⁴ Faut lire les notes de lecture, sinon à quoi ça sert ? NdE

— Oh oui m'sieur l'curé ! J'pense ben ! Douze ans sous les drapeaux.

— Mais le service n'est que de six pauvres années ?

— Je sais... j'ai r'doublé.

— ... (silence) Évidemment... et Elle t'a dit autre chose notre très sainte mère de Dieu ?

— Oh oui ! Elle m'a raconté que si que vous m'aidez ben, vous aussi vous s'rez général, et pis qu'le maire y d'vindra pape.

— Ce ne serait pas l'inverse ?

— ?... Ah, oui... possib'e.

— Mais dis-moi, notre très sainte et très aimée sainte mère de Dieu, Elle t'est appa-
rue comment ?

— Oh comme vous et moi.

— C'est-à-dire ?

— Ben c'est pas facile à es-
pliquer, vous v'nez ja-
mais réfléchir au zinc.

— Je sais, mais décris-moi
la scène, comme si c'était
au théâtre.

— Ah d'accord ! Et ben
c'est simp', j'étais là dans
mes réflexions du matin
quand Elle s'est approchée
d'moi...

— Oui, et après ?

— Ben Elle a commandé un
ballon, et c'est là qu'elle
m'a tout raconté sa vie et
tout et tout la Jacqueline.

— Jacqueline... certes,
certes... je vois... attends-
moi là, je reviens.

Un peu plus tard, le bon
Jakes Gefoula était admis
dans une institution reli-
gieuse où il put finir ses
jours auprès de sa douce
Jacqueline Desrangées qui
lui parla de sa vie et tout et
tout.

Quant au père Laglue, il
mourut d'une crise car-

diaque quand il entendit
parler de Bernadette Soubi-
rous.

Les vignes du Père Legland
23 juillet 1870



*extrait d'un tableau attribué à Au-
guste Renoir Portrait de bébé (fin
XIX^e s.)*

— Vous prendrez bien un
peu de ce Legland 1864 ?

Le patron du café “L'étoile
du Tonkin”, Maxence Socetomato-Etchup, émigré italo-hongrois, ancien de la Légion, nouvellement installé, est très fier de faire goûter la production locale de vin.

Il faut dire que le Legland
fait partie du paysage épi-
nacois depuis des siècles.⁷⁵

— Ah ! 1864, j'étais déjà
grand-père.

— Comment ? Si jeune et
déjà grand-père ?

Aristide Laglue, car c'est
bien lui, gloire locale, écri-
vain et historien émérite,
grand prix des Gens de
Lettres et des Artistes Au-

⁷⁵ Jean Lavalley “Histoire et statistique de la vigne et des grands vins de la Saône et Loire” pages 126-172, Dusacq-Ancrocault éd. Paris, 1855.

tunois Ici RÉunis⁷⁶, le fa-
meux club⁷⁷ régional des
personnes de savoir et
toutes ces sortes de choses.

— Oui, mais tu sais
Maxence, je ne suis pas si
jeune qu'il n'y paraît, et
c'est bien ce vin qui en est
la cause... en tout cas si on
en croit la légende.

— Quelle légende ?

— Au bas Moyen Âge, en
l'an de grâce 723 de notre
Seigneur, il y avait un pay-
san, une espèce de poche-
tron qui avait eu des qua-
druplés, quatre fils. Dans
l'ordre : Gontran, Pierre,
Théodule et Martin. Ce
paysan fit pousser la pre-
mière vigne d'Épinac et fit
donc du vin. Au départ, on
ne s'aperçut de rien, mais le
père Lechêne, comme il
s'appelait, semblait ne plus
vieillir ; tant et si bien
qu'on le confondait avec
ses fils. Les gens du village
de Monestoy, comme s'ap-
pelait alors Épinac en ce
temps-là, le crurent possédé
du démon. Il échappa de
peu au bûcher en se faisant
passer pour l'un de ses fils.

— Et alors ?

— Eh bien Gontran
Lechêne fut brûlé vif à la
place du père.

— C'est ignoble !

— Attends Max, c'est pas
fini.

— Ah ?

— Oui. Au fur et à mesure
des années, les habitants

⁷⁶ Plus communément connu sous le terme de GLAAIRÉ.

⁷⁷ En effet, les associations en tant que telles n'existent pas en cette année 1870, il faudra attendre Waldeck-Rousseau et la fameuse loi 1901 pour voir fleurir en notre beau pays moult organismes à but non lucratif. Mais les “Clubs” en sont les ancêtres.

voyaient Gontran rajeunir. Il fut accusé de se donner au diable.

— Non ?

— Si, si, mais ce n'était pas Gontran, mais son père ! Alors il se fit passer pour son second fils, Pierre, qui lui fut roué à Autun en 754... à la place de son père. — C'est vraiment horrible.

— C'est pas fini. En 783, son troisième fils, Théodule, disparut, emporté par la peste à l'âge de cinquante et un ans. Mais voilà qu'il réapparut deux mois après sa mort, son père prenant sa place.

— C'est fou comme histoire. Et alors qu'est-ce qu'il est arrivé ?

— Martin fut arrêté à la place de son père et de son soi-disant frère Théodule, qui soutenait qu'il était bien Martin et non Théodule.

— ? Je comprends pas.

— Son père, se faisant passer pour Théodule au départ, se rendit compte de son erreur et donc se fit passer pour son dernier fils. Il avait tout de même trente-cinq ans de plus !

— Hooooaaa

— Donc Martin... le vrai, fut empalé.

— Dur !

— Oui, et excessivement mortel. Donc son père, sous les traits de Martin, continuait à rajeunir.

— Et donc ?

— En 892, on raconte qu'on trouva un nourrisson à la porte de l'ancienne église de Monestoy.

— Oui ?

— Eh bien le nourrisson se présenta lui-même : « Je me présente, je m'appelle Henri, je voudrais bien réussir

ma vie, être aimé, être beau, gagner de l'argent ; puis surtout être intelligent. »⁷⁸

On cria au miracle, le bébé fut adopté par les Legland. Voilà.

— Mais quel rapport avec le vin alors ?

— Ah oui, on s'aperçut que le bébé ne buvait pas de lait... À la tienne !

La mine Durois-Salomon 4 décembre 1876



extrait d'une illustration d'Alfred Roll
"Le petit journal" (1892)

— Émile, c'est quoi ça ?

Zulma Blanchet, ingénieur à Épinac, s'inquiète. En effet, depuis le matin de ce 3 décembre 1876, non loin du puits Daiglinguer à Épinac, Émile Durois-Salomon⁷⁹

⁷⁸ Émile Balavoine qui passait par Épinac en 1873, s'est fait raconter la même histoire. C'est son arrière-arrière-petit-fils qui en fit un tube. NdE

⁷⁹ Émile Durois-Salomon, épinaçois oublié, fut entre autres, journaliste pour la "Gazette de Paimpol", chasseur de tigre en Afrique (ce qui fut une belle erreur), courtier en peaux d'éléphants, guide pour l'expédition Stanley à la recherche de Livingstone, vendeur de bibles pour aveugles au Kansas, et enfin élève ingénieur aux Houillères d'Épinac (du 3 au 4 décembre 1876).

fait fonctionner sa "machine excavatrice". Mais celle-ci, mue par un de ces engins de la Compagnie parisienne des vélocipèdes, peinait à faire son office... d'excavation.

En cinq heures, il n'avait percé en effet qu'un demi-millimètre.

— Écoute Émile, on t'a engagé ce matin pour faire un essai de ta machine. Mais là, c'est du grand n'importe quoi ! Un malheureux demi-millimètre en cinq heures, à cette vitesse, on atteindra les cent mètres dans plus de dix ans ! Et ma machine fonctionne sur près de six cents mètres !

— Un peu de patience, s'il vous plaît, monsieur Blanchet, un peu de patience.

— Justement non. Faut que tu trouves autre chose, un autre moyen pour forer.

À l'heure où le soleil se couche, en fin d'après-midi, le forage en était au millimètre, malgré les efforts de l'équipe de vélocipédistes, chacun se relayant toutes les deux heures.

L'un d'eux, un certain France Laglue, épinaçois émérite, laissa un souvenir ému au sein de la population. Il était en effet reconnu comme le plus courageux et celui qui avait fourni l'effort le plus intense. D'ailleurs sur le chantier, tout le monde était heureux quand c'était... "le tour de France".⁸⁰

⁸⁰ La légende dit qu'Henri Desgrange, directeur du journal *L'Auto*, appela son épreuve sportive : "Le tour de France", en mémoire de cet ouvrier zélé. Et surtout parce que France Laglue était son cousin, par la belle-sœur du père d'un oncle par alliance.

Le lendemain, Émile arriva tout joyeux comme s'il avait découvert l'Amérique.

— J'ai trouvé, monsieur Blanchet ! J'ai trouvé.

— Ah ? Quoi donc ?

— On va utiliser cette toute nouvelle invention dont on parle tant et qui fait des merveilles pour le creusement des tunnels... la dynamite !

— C'est pas un peu dangereux ça ?

— Oh non !

— À ce jeu, Émile, soyez franc, c'est plutôt risqué.

— Non, je vous assure, et je crois qu'il doit m'en rester... suite à une expérience passée à Montceau-les-Mines. J'en ai gardé dans ma cave.

— Montceau-les-Mines, en 1867 ?⁸¹

Émile était un peu gêné.

— Euuuh oui. Mais c'est de l'histoire ancienne.

On procéda donc, sous la direction du jeune élève ingénieur, malgré les réticences de monsieur Blanchet.

L'explosion fut telle qu'elle détruisit le puits Daiglinguer⁸² jusqu'à ses fondations.

Mais ce qu'on découvrit dans la cavité fut absolument extraordinaire.

Un engin circulaire tout en métal ayant presque la forme d'une soucoupe de tasse à café renversée.

On ne comprit pas la signification des quatre lettres trouvées sur la carlingue :

“NASA”

L'histoire ne fut pas ébruitée pour ne pas nuire à la réputation grandissante des Houillères d'Épinac.

Les ouvriers furent envoyés en Algérie ; Zulma et Émile furent payés grassement pour qu'ils oublient cette découverte ; et le trou fut remblayé discrètement et très rapidement.

La disparition du Maire 9 mai 1892



Extrait du tableau d'Henri de Toulouse-Lautrec
Le lit (1893)

— La dernière fois que vous l'avez vu ?

C'est le capitaine de gendarmerie Paul Merde⁸³ qui interroge ainsi Ameline La-

⁸³ Paul Merde avait changé d'identité par patriotisme en 1871, après que la France eut perdu l'Alsace et la Lorraine. Il s'appelait jusque-là : Jacques Scheiße (prononcez Chaille-zeu). Pierre Desproges dans une émission célèbre, lui rendit hommage près d'un siècle plus tard.

glue au sujet du nouveau Maire de la belle et prospère cité minière d'Épinac. Celui-ci ayant disparu depuis la veille.

— C'était au coin de l'avenue Louis XVI et de l'impasse de la République⁸⁴, il coupait l'avenue, sans doute pour prendre un raccourci, je l'ai bien vu, il avait la tête ailleurs.

— Et c'est donc là que vous l'avez vu pour la dernière fois, c'est bien ça ?

— Oui c'est ça.

Jean Crotte⁸⁵, l'adjoint du capitaine Paul Merde était lui aussi dans... la panade⁸⁶. En effet, il interrogeait Jules Laglue, le mari d'Ameline.

— Alors monsieur Laglue, il était seul ?

— Non, il était accompagné.

— Vous auriez pu me le dire avant.

— Ben vous m'aviez pas demandé.

— Vous connaissez ceux ou celles qui l'accompagnaient ?

— Oui ! Il y avait le petit Ravachol...

— Comment ça Ravachol ?

— Ben oui, le p'tiot du croque-mort, qui vient de fêter ses vingt et un ans.

⁸¹ Le 12 septembre 1867, à Montceau-les-Mines, au puits Sainte-Eugénie, un accident entraîne la mort de 89 ouvriers. On a dit que c'était un coup de grisou. Mais en fait, ce fut une des premières expériences de la dynamite en France. Le nom d'Émile Durois-Salomon fut escamoté pour ne pas nuire à la nouvelle invention. Dixit Jean-Luc Durois-Salomon, arrière-petit-fils d'Émile.

⁸² Le puits Daiglinguer a d'ailleurs été effacé des archives de la compagnie.

⁸⁴ Les noms ont été changés par discrétion.

⁸⁵ Jean Crotte avait changé son identité lorsqu'il apprit que la Corse était toujours française après la guerre de 70. Il s'appelait avant Léon Brandung. Pierre Desproges qui n'était pas au courant de cette histoire n'en a jamais parlé.

⁸⁶ Heureusement, quand on est dans la merde dans un texte comme ça, on a le choix des synonymes.

Le brigadier était assez dans la mélasse⁸⁷ comme ça, alors si en plus le fameux anarchiste était de l'histoire, ç'eût compliqué l'histoire.

— Vous m'avez fait peur, je croyais que vous parliez d'un autre Ravachol.

— Ah ? Y en a d'autres ?

Le gendarme s'essuya calmement le front de découagement.

— Et il y en avait d'autres ?

— Oh oui !... Tenez, il y avait aussi Koukoune.

— Koukoune ?

— Oui, le grand Bakounine.

— Comment ça le "grand Bakounine" ?

— Oui, le grand fiston à Rosa, ils viennent des pays de là-bas, où c'qui fait froid.

— Ouf... je croyais qu'il s'agissait d'un autre.

— Comment ? Elle a un autre fils ?

L'enquêteur se sentait fatigué... mais fatigué... Quant à Marcel Bouse⁸⁸, aspirant à la gendarmerie de Couches⁸⁹, il interrogeait le fils de la famille, Nicolas Laglue.

— Vous avez vu monsieur le maire ?

— Oh oui.

— Ah ? Et quand ?

— Ben c'matin.

⁸⁷ J'aurais pu écrire autre chose, mais étant donné que le capitaine ne s'appelle pas Paul Mélasse, ça passe mieux. Nda

⁸⁸ Il avait changé son identité lorsqu'il avait su que le pape Léon XIII recommandait le ralliement des catholiques français à la république. Il se nommait auparavant Kévin Stercus. C'est malheureux à dire, mais Pierre Desproges ne sut jamais cette anecdote latinophile savoureuse.

⁸⁹ Car tous les trois : Merde, Crotte, Bouse, étaient de la gendarmerie de Couches, ensemble.

— Comment ça ce matin ?

— Oui, quand le soleil se lève, c'est le matin.

— Ça je sais.

— Alors pourquoi vous m'posez la question si vous l'savez ?

— C'est pas là la question.

— Alors c'est laquelle ?

L'aspirant respira un bon bol d'air.

— Où est-ce que vous l'avez vu ?

— Ben ici, il est en train de faire sa toilette.

C'est là qu'ils apprirent que monsieur le maire d'Épinac avait couché avec le garçon de la famille Laglue pour fêter son élection. L'époque étant ce qu'elle était, il disparut effectivement, avec le jeune Laglue, avec qui il était à la colle.

Et il y eut de nouvelles élections sans que la population ne sache trop pourquoi.

L'arrivée du tour de France
10 juillet 1906



extrait d'une photo libre de droit,
colorisée Tour de France (1906)

— Putaing ! Riton, on est où là ?

Le soleil était certes de la partie... mais ils étaient perdus, Lucien Petit-Breton et

son pote, son équipier : Henry O'Beur, un ami de longue date, irlandais de naissance, et... breton de cœur.

Lucien Petit-Breton, célèbre champion cycliste au début du siècle dernier, ne sait plus où il en est, dans cette quatrième étape du Tour de France 1906.

Parti le matin de Dijon, les indications montraient pourtant bien le chemin, jusqu'à cette bifurcation, à la patte d'oie, entre Dijon et Beaune.

— Tiou neu sais donc pas où nious sommes ?

— Pas du tout. On est dans une belle béchamel !

— Biaichamaille ?

— Ouai, façon de dire qu'on tourne en rond. Mais t'as vu ?

— No, qwa ?

— Y a un village ici... Épinac c'est noté sur le papier.

— Aipinal ?

— Non : Nac ! Pas Nal... Nac.

— D'ac' ! On nwi va ?

— Ben ch'crois qu'on n'a pas trop l'choix.

C'est à ce moment-là que Gilbert Latronche, président de l'Internationale amicale des amateurs républicains de la petite reine et du rosé pamplemousse

(l'IAARPRRP), passait par là, promenant Émile, son fidèle lévrier franc-comtois, appelé ainsi en hommage au président de la République Émile Loubet dont il connaît le beau-frère de la sœur du fils d'un oncle du père d'un ami (ce dont il n'est pas peu fier).

— Oh-là, monsieur, y a-t-il, dans votre charmant village, un téléphone ?

Gilbert, qui connaît son cyclistoscope par cœur, reconnaît alors immédiatement la vedette de la petite reine : Lucien Petit-Breton.

— Attendez, mais vous êtes bien Petit-Breton, ce champion si exceptionnel ?

Lucien, plutôt embarrassé par un tel compliment, mais toutefois pas peu heureux de cette reconnaissance sportive, ne put que répondre :

— Vous exagérez !

— Que nenni que nenni

— Mais si mais si

— Mais non mais non

— Mais j’insiste.

— Bon bon, d’accord.⁹⁰

— Dites ? Ça vous dirait de faire la promotion de notre groupe de cyclistes ?

— Ah mais oui, pourquoi pas.

— Dis, Loucien, tui sais qu’on est daijà ploutôt bioucoup en reutard siour l’horaire.

— Écoute Riton, vu la bouillabaisse où qu’on est, on peut bien faire ça.

— Okay okay Loucien.

Quelques heures plus tard, avant le second apéro du soir, une bonne douzaine d’amateurs étaient aux côtés du champion ; alors qu’Henry préférait goûter aux joies du rosé pamplemousse en compagnie de jeunes Épinacoises fort éprises.

Les cyclistes de l’IAA-RPRRP et le champion étaient au bas de la rue du

Petit Poivre⁹¹, prêts pour un sprint en côte.

Lucien partit comme une flèche, laissant les amateurs comme figés sur place.

Il arriva en danseuse, en haut de la côte.

Le Maire, monsieur Jean Aligny, appelé au dernier moment, put féliciter au nom de la France, de la Bourgogne et des Mines réunies le vainqueur de la côte Petit Poivre.

Une médaille fut frappée à cette occasion.⁹²

Quant à Henry, il ne reprit pas la course et se maria le lendemain avec Agnès Latronche, une accorte demoiselle.

Lucien reprit sa place dans le peloton, sans jamais rien dire de cette histoire.

La brigade des stupres

11 novembre 1912



extrait du tableau de Josef Engelhart
Le salon de Sophie à Vienne (1903)

⁹¹ La rue du Petit poivre se nomme désormais rue Roger Salengros.

⁹² On peut la voir encore au Musée d’Épinac. Monsieur Jean-Marie Deville vous en contera l’histoire bien mieux que moi-même. C’est croustillant. N’oubliez pas le guide !

— Maréchal ! Vous voilà devant nous le sauveur de la France.

Celui qui interpelle le commissaire Maréchal Maréchal⁹³⁻⁹⁴, des nouvelles “Brigades du Tigre”, n’est autre que Nicolas Laglue, secrétaire du député socialiste Roy de Lafrance, époux de Marie de Lafrance.

En effet, madame de Lafrance a disparu la veille au soir, avec sa servante.

Natif d’Épinac, le député de Lafrance, soixante-deux ans aux myrtilles, s’était marié il y a peu, avec cette jeune personne, artiste exotique de vingt-deux ans, qui était connue pour danser nue avec des concombres autour de la taille⁹⁵ dans certains cabarets parisiens assez olé-olé.

— Le tout c’est de bien refaire le chemin des Dames, précisa le commissaire.

— Justement, Marie, l’épouse de notre député, était en train de visiter une de ses connaissances dans l’établissement de bas mœurs sis à Épinac, le “Two-two-one”⁹⁶ et dont l’enseigne à la courgette orne la façade.

⁹³ Les parents du futur commissaire avaient assez peu d’imagination, NdA.

⁹⁴ Il faut croire que l’auteur aussi, NdE.

⁹⁵ On notera que Joséphine Baker s’en est inspirée, mais a choisi plutôt les bananes. Certainement une question de goût.

⁹⁶ L’endroit accueille désormais l’association des cultivateurs de courgettes d’Épinac, très célèbres dans la région, n’en déplaise aux cultivateurs de concombres de la Garenne.

⁹⁰ On retrouvera avec joie les délices de cette conversation dans le numéro de “L’équipe” du 12 juillet 1986, page 324.

— Ah oui ! Je connais ! Enfin... je veux dire : professionnellement.

— Bien sûr bien sûr.

— Bien bien, je vais aller y voir donc.

— Eh bien oui, je crois.

— Oui oui, c'est c'la oui... bon ben... j'y vais alors.

— En effet.

— De ce pas alors, j'y cours.

— Mais il vous en prie.

— Oui oui... eh bien... quand faut y aller faut y aller.

— On peut pas dire mieux.

— Certes certes, j'entends bien.

Et de petits pas décidés, le Commissaire Maréchal Maréchal se dirigea vers ce lieu de perdition où le stupre côtoyait la bourgeoisie locale. Il y entra.

— Jacqueline ! Tu veux baisser la température, monsieur est tout rouge. Il transpire comme un phoque.

— Mais non mais non. Je ne suis pas en chal... euh, je n'ai pas si chaud.

— Jacqueline ! Laisse tomber !

Et la matrone, Julie Lembrouille, se tournant vers le nouveau venu, s'adressa à lui :

— Alors qu'est-ce que lui ferait plaisir à ce petit monsieur ?

Elle le dévisageait comme un boucher le fait d'une pièce de bœuf : avec l'œil de la professionnelle.

— Commissaire Maréchal Maréchal, je viens pour...

— Écoutez... commissaire ou pas, y a pas de réduction pour les fonctionnaires !

— Vous ne me comprenez pas, je viens pour voir madame Lafrance.

— La Marie ?

— C'est cela même. Vous l'avez vue ?

— Je veux que j'l'ai vue. Elle s'est cassée avec mon jardinier, celui qui nous honore... de sa... de ses merveilleuses courgettes.

— Ah ?

— Oui oui, Joseph Lallemande.

— Comment ça ? Madame Lafrance ? Avec un Allemande ?

— Mais non ! Jo-se-ph... La-lle-man-de, c'est un grec !

— Un inverti ?

— Ça m'étonnerait ! Et puis je vous signale que "grec" ne désigne pas forcément l'orientation sexuelle de Joseph Lallemande.

— Et ils sont partis où ?

— Je ne sais pas... en Grèce ?

— Bon bon... au revoir madame.

Et Julie laissa partir la pièce de bœuf qui fit demi-tour pour rendre compte de ses investigations. Et l'affaire fut donc close dans cette maison.

Le lendemain, Le Bien Public titrait :

"L'épouse du député Lafrance a choisi l'exil avec un travesti prussien aux mœurs contre nature."⁹⁷

L'ombre
étrange du cimetière
31 janvier 1933



extrait d'un dessin de Victor Hugo
Le sacre, entendre (v.1852)

Cette histoire m'a été racontée par Patrick M. (habitant d'Épinac dont je tairai le patronyme) qui très gentiment partagea avec moi le 3e jeudi de novembre 2017...

— C'était par une nuit de pleine lune... dans le cimetière des Pinac.

— D'Épinac, tu veux dire ?

— Ben c'est qu'est-ce que j'ai dit ! Bon j'continue... Jules... tu nous r'mets la même chose !... Il y eut d'abord un bruit, le grincement inquiétant d'une porte en bois qui s'ouvre. Celle du tombeau de la grand-mère Laglue !

— Qui ça ?

— Nicole Laglue, elle est morte en 1789. Pour tout te dire, elle est plutôt très mal considérée à Épinac.

— Ah ?

— Je veux... Tiens ! Juju, tu nous r'mets la même chose.

— ...

— À la tienne Étienne. Où qu'est-ce que j'en étais ?

— Le tombeau de Nicole Laglue.

⁹⁷ Arch. "Le bien public" carton MDCCXVII.

— Ah oui ! Donc La Glue, elle a écrite un bouquetin...

— ...Un bouquin tu veux dire ?

— Ben OUI ! C'est qu'est-ce que j'ai dit ! Juuules... z'y va, et hop ! Donc le livre, c'est... c'est le No-crémicolédon... euuh non, le Noncridémidélon...

— Le Nécronomidécon tu veux dire ?

— Ah ouaip ! C'est ça le Nécromo... enfin le machin, avec un burrhaliste...

— Un burrhaliste ?

— Ouaip, tu sais, les mecs tout tondu qui évitent en l'air, habillés tout en orange, comme dans les images illustrées que j'ai vu dans La Semaine des... su-cettes... ou Suzette.

— Aaaaah ! Bouddhistes tu veux dire.

— C'est la même chose ?! Jujules, et hop, la seconde patte !... Donc le mec y s'appelait...

— Namgyal Hazaraid, le moine fou.

— Comme qu'est-ce que tu dis.

— Et donc tu continues ton horrible histoire ?

— Attends !... Juju, t'as des caouettes pour qu'je croque un peu, la soif ça donne faim.

— ...

— Oui, donc on raconte aussi que la Nicole et ben qu'elle ressemblait vachement à la grande dondon.

— Qui ?

— La meuf à Louis l'raccourci.

— Marie-Antoinette ?

— C'est ça mec ! Et que donc, que quand les sans pantalons y z'ont pris la Bastide, ben y z'ont fait la coupe à Louis à la Nicole.

— Décapité tu veux dire ?

— Maaaaais ! Arrête de me reprendre toujours... C'est pas parce que j'ai pas des tudes qu'y faut m'embêter.

— Désolé... continue.

— Ouaip... Jujuuules ! C'est marée basse là... voilà... c'est mieux... oui donc c'était le 15 juillet 1789.

— Au cimetière ?

— Maiiiiiis naaaan... putain, tu n'suis pas du tout. C'est le jour où qu'on a fait couic à la doublure.

— Ah ! Ok ok ! Mais le cimetière ?

— Le cimetière ? Quel cimetière ?

— Ben celui d'Épinac... avec la porte du tombeau à Nicole Laglue qui grince.

— ?

— Ben t'en étais là.

— Aaaaaah oui ! Pffff 'xcuse, j'ai le cerveau tout sec... Juuuuuules !

— ...

— Donc y a la porte qui s'ouvre... juste au moment où y a le cleric qui pète.

— Le cleric qui pète ?

— Muuuuuurf... meuuuuuh naaaan, les clairs ! Comme dans Zorro.

— Ah d'accord, j'ai pigé.

— Pffff t'es long à secouer l'yaourt.

— Et donc ?

— Et ben c'est à ce moment-là qu'l'ai vu : Marcel !

— Marcel ?

— Marcel ! Le chat de Léonce.

— Ah d'accord ! Et t'as eu peur ?

— Je veux ! Tiens, j'me suis pris les pieds à mon cou, j'ai pas demandé les restes !... Juuules, le dernier... pour la route !

— Eh bé, tu fous les cho-cottes avec tes histoires. Bon, allez, désolé, il est l'heure que j'file. Tchaô... et merci pour le verre.

Le grimoire
de Nicolas Rolin
6 décembre 1943



extrait du dessin
de Hubert Lanzinger, déformé
Le porte-drapeau (v.1934)

— Ach zo, merzi bédite madame.

La dame à la caisse rend la monnaie, et l'obersturmführer prend sa baguette sous le regard mauvais des occupés et bienveillant de l'amicale pro-schleus. Il sort de la boulangerie "La belle croûte", située en face de la mairie.

C'est à ce moment-là qu'une voiture noire, modèle traction avant, pile pile devant l'occupant désoccupé.

— Ach zo. Fous pourriez un beu vaire addenzion !

(pour vous éviter une lecture fastidieuse, nous avons décidé d'oublier cet accent chantant d'outre-Rhin)

— Lieutenant !

— Oui ?

Un petit homme, mal rasé et aux yeux globuleux sort du

véhicule. Il est habillé à la Fashion-Reich : tout en cuir noir, grand manteau compris, avec sur le crâne une casquette noire, ornée d'une charmante tête de mort souriante avec une ronce entre les dents.

— Vous avez bien arrêté un terroriste germanophile ?

— Comment le savez-vous ?

— Je suis le capitaine Erich von Zhemmaine, et notre leader m'a confié la secrète mission de retrouver le grimoire de Nicolas Rolin. Et l'odieux personnage anti-nazi que vous détenez semble être en possession de renseignements propres à nous éclairer dans cette recherche. J'ai des instructions de notre joyeux leader et d'Otto Abetz, suite à sa rencontre, il y a deux jours, lors du second symposium de "La belle amitié germano-vichysso-française" dans la capitale auvergnate, en présence du si compréhensif maréchal Laval.

— Pétain voulez-vous dire.

— Ah ? Oui... si on veut. C'est la même chose.

(un ange en cuir noir passe)

— Je vous invite à partager mes tranches de pain au jambon beurre ?⁹⁸

— Non merci j'ai déjà pris un double reichbürger⁹⁹ avec un soda qui fait roter.
100

⁹⁸ On notera ici que l'anglais, prohibé en cette période, permis une certaine richesse dans la dénomination des casse-croûtes.

⁹⁹ Sorte de chose à manger, dont la recette fut à l'origine d'autres saloperies.

¹⁰⁰ Sorte de chose à boire, dont la recette fut à l'origine d'autres saloperies.

Et voilà nos deux charmants occupants occupés à marcher, au pas de l'oie, en direction de l'épicerie générale : "Au bon beur"¹⁰¹, transformée en quartier général.

— Voilà nos locaux, capitaine.

— ?... Vous êtes sérieux ?

— Un peu mon n'veux.¹⁰²

En plus on gère mieux les stocks. Bien, vous allez avoir de quoi vous occuper...

— On en a l'habitude avec ces français.

Et ils rirent tous les deux à cette saillie très germano-germanique.

— L'ignoble réfractaire est dans la cave.

— Dans la cave ?

— Oui, c'est en dessous.

— Et que fait-il dans la cave ?

— Il décante.

— Comment ça il décante ?

— On a expérimenté sur lui une nouvelle technique d'interrogatoire.

— Et ?

— Pas probant : mort.

C'est ainsi que, dépité, le capitaine von Zhemmaine, reparti pour Berlin.

Avril 1982, vide-grenier à Épinac.

Marcel P. propose de vieilles choses retrouvées dans son grenier. Un vieux bouquin, tout pourri, est posé négligemment entre une chicha et une pile de "Journal de Mickey".

¹⁰¹ Le 12 mai 1942, une explosion effaça les dernières lettres de l'enseigne. Une seconde explosion, le 14 mars 1962 détruisit la boutique pour de bon, on ne sut jamais vraiment pourquoi.

¹⁰² L'expression allemande est intraduisible et trop gutturale.

— Bonjour monsieur, vous êtes en vacances ?

— Ja... foui, che fissite les senfiron, une zorte de bélerinache. Che peux foir ce lifre ? Le vieux monsieur prend le livre. Met la main à son cœur et s'écroule. Raide mort. On pouvait lire sur la couverture : "Grimoire de Nicolas Rolin...

...collection de l'Almanach Vermot".

La folle fête
23 juillet 2063



*Les Sœurs
de la perpétuelle indulgence
(photo DR)*

— Alors Denis ? Ça fait quoi de fêter ça ?

— Comment ?

— ÇA TE FAIT QUOI CETTE FÊTE ?

— Quelle bête ?

Denis, devenu pratiquement sourd, fête en effet en ce jour son centenaire.

Il y a foule dans le jardin.

Vers 14h, les Sœurs de la perpétuelle indulgence, du couvent "Le Garenne farci" à Épinac, exécutent, le mot est faible, une interprétation de "Sweet Transvestite" de la célèbre comédie musicale "Horror picture show", toutes habillées en rose.

Tout le monde chante avec elles.

Un peu après cette prestation, un des membres de l'association "Les mâles fesseurs", aussi d'Épinac, fait une démonstration de fessée à la cravache avec une effigie de Florian Philippot¹⁰³. Rires garantis et bonne humeur, d'autant que c'est un grand black en tutu rose qui est à la manœuvre.

— Wooaa qu'est-ce qu'elle prend la philipette ! s'es-claffe le maire d'Épinac.

Ce dernier, venu en famille, avec son mari et ses trois enfants.

Mais c'est l'arrivée, vers 16h, de madame la sous-préfète, venue avec sa femme, qui fait un bel effet : habillées toutes deux en Charlie Chaplin.

L'ambiance est à son comble lorsque...

Une bande d'une douzaine d'excités de "La ligue pour tous" arrive avec leurs petits drapeaux roses et bleus frappés du "cœur de Jésus".

Ils sont là pour en découdre.

— Bande de pervers !

— Déviants !

— Contre-naturiens !

Les slogans sont à peine audibles sur la musique de David Bowie, tandis que la foule des invités continue à danser et rire. Finalement, quelques minutes plus tard, la police arrive. Ils sont beaux dans leur nouveau costume fuchsia et leur couronne d'églantine.

— Allez allez les ringues... un suppôt et au lit ! Vous

faites chier tout le monde, dit un capitaine.

— Nan mais vous voyez pas que cette manifestation est contre nature ? essaie de parlementer l'égérie¹⁰⁴ épinaoise du groupuscule croupion de l'extrême droite locale.

— La seule chose contre nature ici, c'est de vouloir faire chier le monde.

Soudainement, son mari et trésorier du Fan Club de Lucien Zemmour¹⁰⁵, Raoul Laglue¹⁰⁶ essaye de frapper le capitaine avec sa petite pancarte en carton.

— Vade retro satanas !

— Eh ! Le dingue, tu vas prendre un bromure si ça continue.

Quelques minutes plus tard, voilà la petite bande embarquée dans le panier à salade. Les dingues ont fait leur sortie.

La fête peut continuer jusqu'au moment où un énorme gâteau arrive face à Denis.

— Hola ! Mais je pourrais pas manger tout ça.

— Ah, mais attends, dis Antoine, son mari de quatre-vingt quinze ans... il y a un cadeau pour toi, pas forcément à manger.

— Ah ?

Et c'est à ce moment-là que le haut du gâteau est expulsé et qu'un homme, tout nu,

avec juste un haut de forme, en sort.

— Oh, c'est gentil ? C'est pour moi ?

— Oui oui mon chéri, tu as bien droit de te faire baiser un peu, je l'ai choisi pour toi. Denis fit un gros pou-toune sur la joue gauche de son mari... et s'en allât aux bras de son... cadeau.¹⁰⁷

FIN

¹⁰³ Ex candidat à la présidentielle en 2022, qui suite à sa défaite, ouvrit un cabaret de drag-queens à Issy-les-Moulineaux.

¹⁰⁴ Ludovine Laglue, ancienne maire d'Épinac (2026-2032) sous l'étiquette de "La ligue".

¹⁰⁵ Fils d'Eric, mort écrasé par une bétailière en 2055 avec son père.

¹⁰⁶ Aussi Vice-Président du Mouvement des Organisations Nouvelles des Chrétiens Unis et Libérés (MONCUL).

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

Vingt contes... très incongrus qui se déroulent dans la cité d'Épinac. De César au *xxie* siècle, en passant par Louis *xiv*, Napoléon *1er*, le Tour de France. Des atmosphères drôles et étranges où se croisent quelques personnages historiques parmi les anonymes... de pure invention.

— Monsieur de Saint Mars, vous voyez rouge, Monseigneur de la Roquette ne nous a pas raconté que des salades.

Un carrosse pénitentiaire arrivait à peine à l'entrée d'Épinac, par la route d'Autun où ils avaient passé la nuit précédente chez le "sémillant benêt" ; comme l'écrivait chrétiennement l'abbé de Choisy ; Gabriel de la Roquette, évêque d'Autun.

— Certes, mais à cette heure-ci, où voulez-vous que nous trouvions endroit discret pour reposer, trouver pitance, et surtout surtout ne point montrer notre "colis" ?

— La bonne de l'évêque, dont la sœur du cousin ; la mère du petit-fils de la bru du père de sa tante tient hostellerie à Nolay, connaissait une dame Paulette faisant chambre d'hôte ici même en ce doux village. [...]"



Partage gratuit - Libre De Droits